

LA POÉTIQUE DU DÉGOÛT :
LA PUCELLE D'ORLÉANS ET L'INFLUENCE DE MILTON
ET DE POPE

Jennifer Tsien
Université de Virginie

Le dégoût sert de guide à l'esthétique de Voltaire en démarquant les limites de l'acceptable. J'ai choisi de traiter la question du dégoût à cause de sa parenté étymologique avec le *goût*, principe essentiel de la création littéraire selon Voltaire, et surtout parce que le terme de dégoût souligne l'aspect instinctif du jugement littéraire, comme un réflexe corporel immédiat que la transgression des règles du bon goût doit provoquer. Néanmoins, dans plusieurs de ses œuvres, Voltaire met en scène le jugement entre la bonne et la mauvaise littérature d'une manière qui étale devant nos yeux des exemples dégoûtants, au lieu de les refouler. C'est surtout le cas de *La Pucelle*, où il montre, dans une série de batailles allégoriques, sa désapprobation envers les modèles épiques de Milton et de Pope.

Selon Voltaire et plusieurs de ses contemporains, le goût est une formation intellectuelle autant qu'un instinct du corps. Dans son article « Goût » écrit pour l'*Encyclopédie*, Voltaire remarque :

Il ne suffit pas pour le *goût*, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances [...]. C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; [...] il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement [...] ¹.

À son avis, connaître à fond les éléments techniques qui nous permettent de juger, par exemple, un opéra, ne suffit pas ; avoir une réaction émotionnelle,

1 Voltaire, art. « Goût », dans *Encyclopédie*, t. 7 (1757), p. 761.

même si elle coïncide avec celle de Voltaire, ne suffit pas non plus. Un bon jugement esthétique est composé de ces deux parties.

Voltaire ne définit pas davantage le concept du bon goût, pourtant si omniprésent dans ses œuvres critiques. Il le laisse comme une catégorie vide, faute d'une description positive – par exemple, il refuse de donner les règles d'une bonne épopée dans l'*Essai sur la poésie épique*. Il y décrit la forme simplement comme « un récit en vers d'aventures héroïques² », mais il critique les fautes de goût qu'il trouve dans bon nombre de poèmes épiques. En d'autres termes, il soutient en même temps deux opinions : qu'il n'y a pas de règles et qu'il est toujours possible d'enfreindre les règles. Sans règles positives, nous pouvons donc seulement entrevoir ses principes poétiques à travers sa critique des défauts d'Homère, de Milton, de l'Arioste et d'autres auteurs.

48

Le mauvais goût d'un ouvrage, qui suscite le « soulèvement » du spectateur ou du lecteur, peut donc donner de la structure à une esthétique. Le chercheur allemand Winfried Menninghaus, dans son étude intitulée *Ekel*, ou *Le Dégoût*, explore justement le rôle du dégoût dans la formation des idées de beauté au XVIII^e siècle³. Au lieu de nous tourner vers les théories de Baumgarten et Kant, comme le fait Menninghaus, nous pouvons constater l'importance du dégoût comme sentiment structurant chez les gens de lettres du début du XVIII^e siècle, comme chez Cartaud de la Vilate qui déclare :

Si c'est un malheur d'être blessé de la plupart des objets qui nous environnent, le goût délicat est un présent bien funeste. Les organes les plus fins sont les plus exposés. Avec des yeux ordinaires on trouve beaux certains objets, sur qui une vue plus exacte a lieu d'exercer son chagrin⁴.

Quels sont donc les exemples de ces images blessantes pour notre délicatesse ? Voltaire nous fournit deux extraits qui sont particulièrement pertinents pour *La Pucelle*, puisqu'ils sont fondés sur la forme épique.

Je commencerai avec l'allégorie du Pêché du *Paradis perdu* de Milton, qui a rebuté Voltaire à plusieurs titres. Dans le deuxième chant du *Paradis perdu*, Satan s'envole vers les régions qui se situent entre l'Enfer et le Ciel, où il rencontre deux créatures effrayantes qui gardent la porte du royaume du

2 *Essai sur la poésie épique*, dans *Les Œuvres complètes de Voltaire* [désormais OCV], t. 3B, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 401.

3 Winfried Menninghaus, *Ekel: Theorie und Geschichte einer starken Empfindung*, Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1999. L'ouvrage n'a pas été traduit en français, mais on peut consulter la version anglaise (*Disgust: The Theory and History of a Strong Sensation*, trans. H. Eiland and J. Golb, New York, Suny Press, 2003).

4 François Cartaud de la Vilate, *Essai historique et philosophique sur le goût*, Paris, de Maudouyt, 1736, p. 237-238.

Chaos. Ce sont les allégories de la Mort et du Péché ; ce dernier est décrit comme une femme à queue de serpent. Elle s'adresse à Satan et lui déclare, à sa surprise, qu'elle est sa fille et qu'elle est sortie de sa tête toute formée, comme Minerve. Elle lui rappelle en plus qu'il l'avait séduite et qu'elle est tombée enceinte de la Mort (le personnage qu'on voit à côté d'elle). Par sa difficile naissance, cet enfant a tordu le corps de sa mère pour lui donner la forme reptile qu'elle a maintenant, puis il l'a violée. Elle a par conséquent donné naissance à une meute de chiens, qu'elle décrit elle-même :

ces monstres aboyants qui poussant un cri continu m'entourent, comme tu le vois, conçus d'heure en heure, d'heure en heure enfantés, avec une douleur infinie pour moi. Quand ils le veulent, ils rentrent dans le sein qui les nourrit ; ils hurlent et rongent mes entrailles, leur festin ; puis sortant derechef, ils m'assiègent de si vives terreurs que je ne trouve ni repos ni relâche⁵.

Nous pourrions trouver cet épisode de Milton dégoûtant pour plusieurs raisons⁶ ; d'abord, en fonction d'une réaction morale, suscitée par la contemplation de l'inceste ou de la violence envers la femme. David Hume soutient dans son *Traité de la nature humaine* que le sentiment de dégoût envers l'inceste précède la désapprobation rationnelle⁷. Ce jugement moral que Hume appelle une sensation, comme celle de l'ouïe ou de la vue, nous rappelle l'idée que le jugement esthétique ne dépend pas totalement de la raison, mais aussi d'un réflexe involontaire du corps ou du sentiment. Quant à la violence contre les femmes, la désapprobation morale est liée au dédain esthétique, par exemple dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes* de Charles Perrault⁸. Dans ce dialogue, les interlocuteurs considèrent comme inadmissible l'épisode de l'*Iliade* où Jupiter et Junon se disputent parce qu'il représente le roi des dieux comme un paysan qui menace de battre sa femme.

En lien avec ce refus moral de l'inceste et de la violence envers la femme, nous pouvons regarder l'extrait de Milton comme dégoûtant pour une deuxième

5 J. Milton, *Paradis perdu*, trad. F.-R. de Chateaubriand, dans *Œuvres complètes de Chateaubriand*, Nédeln, Kraus Reprint, 1975, t. 11, p. 85-87.

6 Si je me réfère à « notre » réaction potentielle, c'est avec la conscience que le lecteur moderne est libre de réagir comme il le veut, jusqu'à la perversité, mais avec la supposition que les contemporains de Milton et Voltaire présument que la réception de leurs œuvres serait plus uniforme.

7 D. Hume, *A Treatise on Human Nature*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 467-469.

8 C. Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui regarde les arts et les sciences*, Munich, Eidos Verlag, 1964, p. 297-298 (réimpression de l'édition de 1688-1697, t. 3, p. 55-56) : « L'abbé : Dans le premier livre de l'*Iliade*, Vulcain dit à Junon sa mère, qu'il craint que Jupiter ne la batte. Cela n'est guère digne ni des Dieux, ni d'Homère. / Le chevalier : Les paysans seraient bien aises de savoir ce passage, et de voir qu'ils ressemblent à Jupiter quand ils battent leurs femmes ».

raison : à cause de la mention des fonctions corporelles d'un registre trop bas. Les images des entrailles et de l'accouchement (qui paraissent d'ailleurs plus crues en anglais, puisque le traducteur Chateaubriand a choisi les termes de *sein* et d'*entrailles* alors que Milton avait employé les termes plus crus de *womb* et *bowels*) sont des exemples de ce que Mikhaïl Bakhtine a désigné comme littéralement bas, ce qui procède de la moitié inférieure du corps⁹.

Par ailleurs, ce qui est trop « naturel », comme dans les exemples que je viens de donner, peut manquer de bienséance, mais le contraire du naturel peut aussi choquer. Enfin, une troisième raison de dégoût face à l'allégorie du Péché est de considérer à la fois l'accouchement inverse (puisque les chiens entrent dans la matrice au lieu d'en sortir), l'image monstrueuse d'un être humain qui donne naissance à des chiens, et la description de la femme-reptile. Cette dernière image rappelle la métaphore du mauvais style dans l'*Art poétique* d'Horace, qui lie l'idée du mélange contre-nature entre divers animaux et la désapprobation esthétique.

50

En effet, quand Voltaire commente le *Paradis perdu* dans l'article « Épopée » des *Questions sur l'Encyclopédie*, il se dit outragé par cet épisode et met l'accent sur son manque de bienséance :

Qu'auraient dit les cours et les savants de l'ingénieuse Italie si le Tasse [...] se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort et le Péché ; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête ; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille ; qu'il en eut un enfant qu'on appela la Mort ; que la Mort (qui est supposé masculin) coucha avec le Péché (qui est supposé féminin), et qu'elle lui fit une infinité de serpents qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, et qui en sortent¹⁰ ?

Quant au poème en général, Voltaire ajoute : « Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens et français. Nous n'avons garde de porter notre jugement ; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie » (p. 582). Malgré la « liberté » qu'il accorde aux lecteurs de porter un jugement positif sur cet épisode, il laisse toujours entendre quelle est la réaction qu'un homme de goût devrait avoir.

Passons à une autre image qui a dégoûté Voltaire. Elle se trouve dans *La Dunciade*, poème héroï-comique d'Alexander Pope, qui met en scène la déesse allégorique de la Sottise qui règne sur un monde de poètes affamés, d'éditeurs malhonnêtes, de pédants et d'autres misérables. Malgré l'admiration de Voltaire pour la poésie de Pope en général, il exècre *La Dunciade* dont

9 M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1982.

10 *Œuvres complètes*, éd. L. Moland [désormais, M], Paris, Garnier, 1877-1885, t. 18, p. 581.

la grossièreté le trouble. Dans un court essai intitulé *Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope*, il se concentre sur une scène en particulier :

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature et l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidèle d'un des plus délicats passages de *La Dunciade* de Pope ; c'est au chant second. La Bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Ils courent, et voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était sa coutume de se défaire, au lever de l'aurore,
Du marc de son souper, devant la porte de sa voisine.
Le malheureux Curl glisse ; la troupe pousse un grand cri ;
Le nom de Lintot [son rival] résonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl est couché dans la vilainie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, etc.

Le portrait de la Mollesse, dans *Le Lutrin*, est d'un autre genre ; mais chaque nation a son goût¹¹.

Ici, le dégoût est provoqué par le registre excessivement bas (spécifiquement par la glissade sur le contenu d'un pot de chambre), et non par les deux autres sources de dégoût, le moral ou le dénaturé, que j'avais mentionnées à propos de Milton. Voltaire se sert de cet exemple pour commenter l'audace excessive que la littérature anglaise se permet, critique qui se trouvait implicitement dans les remarques sur Milton, et dans d'autres textes à l'égard de Shakespeare.

Si j'ai choisi ces deux épisodes, celui de Milton et celui de Pope, c'est d'abord à cause de leurs ressemblances formelles avec le poème de *La Pucelle*. Tous font partie d'ouvrages de forme épique, comique ou sérieuse. L'action a lieu dans des royaumes allégoriques où toutes les valeurs de la beauté et de la vertu sont renversées. Ce sont par ailleurs des épisodes que Voltaire a dénoncés comme dégoûtants, malgré son admiration générale pour ces auteurs. Nous verrons donc comment Voltaire prend paradoxalement ces extraits de Milton et de Pope comme des modèles pour certains épisodes de *La Pucelle*.

Si le lecteur de *La Pucelle* est aussi délicat que celui décrit par Voltaire ou Cartaud de la Vilate, il sera obligé de souffrir, puisque le monde dépeint dans ce poème se trouve placé sous le règne du dégoûtant et du grotesque. Mais ce monde est créé précisément pour exorciser ces maux en les dénonçant et en

11 M, t. 24, p. 226.

les condamnant dans la tribune voltairienne, comme j'expliquerai par la suite. Je commencerai avec le Royaume de Sottise au troisième chant de *La Pucelle*, puis je considérerai le palais de la Renommée au sixième chant et enfin le jugement de saint Pierre au seizième chant. Dans cette série d'épisodes, on peut observer une progression du chaos primitif à l'établissement de l'ordre esthétique voltairien.

52

Le pays de la Reine de la Sottise, où Voltaire nous mène dans le troisième chant de *La Pucelle*, est décrit, ainsi que celui de Milton, comme « un abîme immense », « un vaste et caverneux séjour » ou « le chaos » domine¹². La figure allégorique qui règne sur les sots ressemble au Pêché et à la Queen of Dulness de plusieurs manières ; par exemple, par son apparence grotesque et son enfantement infini de sots et de mauvais auteurs qui peuplent son royaume. Comme dans le poème de Pope, les sujets de ce monarque allégorique s'adonnent à des compétitions peu glorieuses : des combats se mènent entre théologiens aux yeux bandés, volant sur des chimères et se frappant « à grands coups de vessie » (p. 304). Voltaire inclut alors exactement ce qu'il avait rejeté dans *La Dunciade* : l'usage comique des excréments. De plus, toute justice morale est renversée dans ce royaume allégorique : les personnages comme Galilée, John Law et le père Girard sont jugés contrairement à l'opinion de Voltaire, comme on le voit dans le ton amer de ses remarques. C'est le monde à l'envers, une situation intenable dont on s'éloignera dans les chants suivants.

Le monde suivant que le narrateur nous fait visiter dans le sixième chant s'appelle le pays de la Renommée, où le chevalier Dunois est conduit par l'âne volant. Ce domaine prend la forme d'un palais transparent qui se situe en haut d'une montagne, où habite « cette vieille et bavarde déesse » (p. 369), la Renommée. Elle dénonce les mauvais auteurs ou célèbre les bons d'une manière très particulière :

La Renommée a toujours deux trompettes.
L'une à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire. (p. 370)

La Déesse aux deux trompettes, si loin de la bienséance prescrite par Voltaire, est encore une image empruntée à Pope, au chant IV de *La Dunciade*¹³. Ce palais est rempli de mauvais écrivains, qui sont célébrés par la deuxième

¹² *La Pucelle d'Orléans*, éd. J. Verduyck, dans *OCV*, t. 7 (1970), p. 300.

¹³ Le modèle originel était probablement la déesse grecque Pheme, déesse romaine Fama, qui, selon Ovide, habite le sommet d'une montagne de bronze. Elle est montrée dans les gravures de la Renaissance avec deux trompettes à la bouche !

trompette, tandis que les bons auteurs sont étrangement absents (Dunois est le seul personnage que la Déesse célèbre avec la bonne trompette). Pourtant, ce doit être l'endroit où la Renommée tranche entre les bons et les mauvais écrivains. Il faudra chercher une autre scène où la justice esthétique sera faite ; nous examinerons donc un dernier domaine où le mauvais et le bon style sont jugés : le tribunal de saint Pierre.

Dans le seizième chant, nous voyageons dans le ciel, où il n'y a ni déesse grotesque qui enfante des monstres, ni coups de vessie, ni trompettes étrangement placées. On se trouve dans un domaine régi par saint Pierre. Par contraste avec les deux derniers épisodes, l'endroit et son gouverneur ne sont même pas décrits. Le bien et le mal, le beau et le laid se trouveront uniquement dans les récits des personnages jugés, qui seront traités conformément aux goûts de Voltaire. On arrive dans le ciel après que le saint français, Denis, et le saint anglais, Georges, se disputent en faveur de leurs armées respectives. Dans leur excès de zèle, ils en arrivent aux coups de poing et saint Pierre doit intervenir pour les séparer. Il propose de les juger, mais sa décision sera fondée sur un concours de poésie.

Pour représenter la poésie anglaise, saint Georges choisit alors un religieux nommé Austin¹⁴, qui produit un mélange monstrueux d'événements bibliques et de style héroï-comique.

Austin commence. Il chantait [...]
 Les flots du Nil jadis si bienfaisants
 D'un sang affreux dans leur course écumants ;
 [...] les déserts et les villes
 De moucherons, de vermine couverts,
 La rogne aux os, la foudre dans les airs ;
 Les premiers-nés d'une race rebelle
 Tous égorgés par l'ange du Seigneur¹⁵.

C'est exactement le style de l'Ancien Testament que Voltaire déplore partout dans ses écrits, d'abord pour sa violence, comme les fleuves de sang, mais aussi pour la bassesse des images, telles que la mention de la vermine. La vulgarité caricaturale du récit du poète anglais continue quand le poète raconte des événements violents avec des mots trop bas pour la poésie, dans un style qui se rapproche de celui de Scarron :

L'Égypte en deuil et le peuple fidèle

¹⁴ Selon la note de Voltaire (*OCV*, t. 7, p. 508), cet Austin est saint Augustin, fondateur de la primatie de Canterbury.

¹⁵ *Ibid.*, p. 509.

De ses patrons emportant la vaisselle [...]
Et Samuel qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis. (p. 509-510)

Par contraste, saint Denis fait preuve d'un style gracieux et poli, selon le goût professé par Voltaire :

Denis alors, d'une voix assurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger ; [...]
Du doux Denis l'ode fut bien reçue,
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix. (p. 512-513)

54

Selon les règles de style voltairiennes, saint Denis ne choque pas par sa violence, ne dégoûte pas, mais il utilise les lieux communs de la poésie pastorale et le contenu du Nouveau Testament.

Par contraste avec l'épisode de la Sottise et de la Renommée, saint Pierre juge comme le fait Voltaire lui-même dans ses œuvres critiques ; saint Pierre rétablit donc l'ordre esthétique. La violence et la vulgarité anglaises sont enfin purgées, alors que les troupes anglaises sont battues... au moins pour cette fois. Comme nous le savons, les jugements de Voltaire sont souvent contraires à sa pratique, et nous ne devrions pas être surpris des épisodes subséquents où l'obscénité revient, surtout dans le notoire chant de l'âne. Il n'y a que dans les ouvrages comme les tragédies que Voltaire bannit définitivement la vulgarité.

Pour résumer, la série de royaumes où le bien et le mal esthétiques sont jugés dans *La Pucelle* représente une progression du désordre à l'ordre. C'est un moyen pour Voltaire de se confronter avec les épisodes des épopées de Milton et de Pope qu'il trouvait inacceptables, en les évoquant pour mieux les rejeter. Ces épisodes suscitent plusieurs questions que l'on ne pourra pas traiter dans le cadre de cette étude, comme la question du goût national, de la caractérisation du mauvais goût comme féminin ou le lien entre le dégoût esthétique et le dégoût moral¹⁶.

En guise de conclusion, je terminerai avec une réflexion de Sylvain Menant sur l'obsession de la laideur chez Voltaire :

Qu'elle hante l'écrivain, la présence obsédante du laid exhibé suffirait à le prouver. [...] En les exagérant et en les chargeant de significations annexes,

16 Cette dernière question du dégoût moral chez Voltaire sera traitée par Marie-Hélène Cotoni dans un ouvrage à venir.

Voltaire ôte aux images de la laideur leur signification la plus douloureuse, par laquelle elles disent que le monde n'est pas toujours comme nous voudrions qu'il soit, ni bien ordonné, ni harmonieux, ni séduisant¹⁷.

17 S. Menant, *L'Esthétique de Voltaire*, Paris, SEDES, 1995, p. 31.